

Jean-Claude Caër

Devant la mer d'Okhotsk

(extraits)

Jeudi 26 mai, Yodogawa Ward, Osaka

J'ai rêvé de Caspar David Friedrich debout devant la mer d'Okhotsk
Sa représentation d'un moine tête nue
Marchant sur les sables gris
Et songé à son fameux tableau où il a peint des blocs de glace acérés.
J'ai pensé à Tchekhov, jeune médecin sur l'île de Sakhaline,
Soignant les Ghiliaks d'une grande douceur, et les Aïnous,
Dénonçant avec vigueur la condition épouvantable des forçats en 1892.
Je lis cette nuit avec l'angoisse de rater le bus, de rater l'avion –
Chaque jour est un combat – avant de partir pour l'aéroport de
Memembetsu
Les Neuf lettres de Carus sur la peinture de paysage
Adressées à son ami Friedrich.

Partir en mer quand la tristesse nous étreint
Regarder la mer grise
Sentir la houle puissante
Les falaises tombent à pic
Lumière presque noire
Ronflement des turbines

Nous passons alors que les cascades, les eaux se déversent des montagnes
Creusant de vastes failles dans les rochers
J'ai en moi une langue que personne ne comprend, ne connaît
Elle me revient par bribes, par éclats
Sa clarté s'éteint peu à peu
Ici, à Utoro.

Loin de tout

Je suis si loin de tout
Pris dans un labyrinthe de connexions
Qui me paralyse.
Des connexions infinies
Des réseaux de fils et de câbles par millions
Qui nous relie les uns aux autres.
Comment trouver le courage de m'arracher au piège
Dans lequel je me suis mis ?
Je n'ose imaginer Prat-Néon, ni la plage de Keremma
Couverte d'algues brunes en septembre.
Je dois m'arracher à ce piège qui brûle mon énergie.
Je dois retrouver des forces vives.
Devant la mer d'Okhotsk, je respirerai l'écume, l'air du large
Qui m'emportera dans ses rêves.

Chaque connexion me conduit dans un lieu unique que j'ai choisi.
Est-ce le bon lieu, la bonne place ?
Cela m'épuise –
Comme la barrière de la langue à laquelle sans cesse je me heurte.

Mère,
La mer d'Okhotsk est grise
La musique tiède de l'hôtel m'étourdit
Ma main a gonflé cette nuit.

Mère,
J'ai traversé des cercles de douleur
L'écriture et la vue de la mer me calment.

Je suis venu te chercher au bout du monde aïnou.
« La vie est errance sans fin », écrivait Bashô
Sur la sente du nord
Où il était accompagné par ses amis.
Il voyait des fleurs, un papillon, un insecte
Égrenait ses haïkus
Comme lucioles dans les nuits d'été.
Il disait ses peines, ses humeurs.
Mais ici dans le bar de la gare un peu triste d'Abashiri
J'entends le patron qui lape sa soupe de soba.
Je lis qu'une prison a été transformée en hôtel.
Une sorte de musique sirupeuse m'endort avec les voyageurs.
Je ne suis pas Bashô sur la sente du nord
Accompagné par ses amis.
Que sont devenus nos amis ?
L'âge les transforme, les transforme en fantômes
« Aux abonnés absents ».
Leurs artères vieillissent.
Et mes amis poètes
Où sont-ils vraiment ?
Ils ne m'ont pas accompagné sur la sente du nord.

Jean-Claude Caër est né en 1952 à Plounévez-Lochrist, dans le Nord-Finistère. Il fut longtemps correcteur au *Journal officiel*. Quoiqu'enraciné dans sa Bretagne natale, il est un poète du voyage et de la flânerie, toujours près des hommes et de leur vie. Derniers livres : *En route pour Haida Gwaii* (Obsidiane, 2011) ; *Alaska* (Le bruit du temps, 2016).